

sible de concevoir. Cette œuvre, qui n'est qu'un tissu de bienfaits et qui s'accomplit uniquement en notre faveur, sans aucun calcul d'intérêt personnel, c'est l'œuvre de Dieu même, opérant par le Verbe qui a daigné habiter parmi nous, et par la Sainte Eglise Catholique, au moyen de laquelle l'Incarnation s'est continuée, se continue et se continuera jusqu'à la consommation des siècles. Si grande qu'elle soit, elle peut cependant se définir en quelques mots renfermant un sens très-profond dans leur majestueuse simplicité : elle consiste à nous élever. Je ne crois pas qu'il soit possible d'être plus laconique et en même temps de s'exprimer avec plus d'exactitude....."

Alors M. Tanguay donna la signification de ce mot élever, et jeta un rapide coup-d'œil sur tout l'enseignement de l'institution. L'histoire surtout lui a fourni un des plus beaux passages de son discours.

"O mon Dieu, dit-il, que vos voies sont adorables ! Comme l'histoire nous révèle bien votre infinie sagesse ! Quel plaisir à vous surprendre, pour ainsi dire, en flagrant délit de miséricorde !..... Quoi de plus ravissant que de contempler les phases de la lutte entre votre bonté qui veut nous sauver et nos déplorables libertés qui ne veulent pas se laisser sauver !

"Oui, toute l'histoire est dans cette lutte, et, qui ne sait pas le voir, ne saura jamais l'histoire. Il faudra qu'il invente de fausses explications, qu'il groupe les faits artificiellement, et, comme il ne connaît pas le principe vital de l'histoire, lequel en relie toutes les parties, comme le sang réunit en quelque sorte toutes les parties du corps, l'histoire sera, quoiqu'il fasse, divisée par lui en tronçons qui auront une certaine vie remuante, mais qui ne pourront jamais s'assembler et faire un être vivant.

Plus loin, après avoir parlé de l'enseignement religieux, il ajouta :

"On n'efforce de nous faire bien comprendre que nous devons aimer la vérité pour elle, et que ce n'est pas nous que nous devons aimer en elle ; ou, en d'autres termes, que nous devons posséder la vérité avec humilité, parce que toute vraie vertu a l'humilité pour compagne inséparable. La conclusion que nous avons nécessairement à tirer de là, c'est que si d'autres voient des vérités que nous ne voyons pas, ou les voient mieux que nous ne les voyons, nous sommes strictement tenue d'admettre ces vérités lorsqu'elles viennent à briller à nos yeux ; que, loin de suivre le malheureux et pernicieux exemple des hommes qui se bouchent les oreilles pour ne pas donner leur assentiment à des vérités qu'ils n'ont pas vues tout des premiers, nous sommes, au contraire, obligés de les accueillir avec infiniment de respect. "Pourvu qu'on nous enseigne la vérité, écrivait le Pape St. Nicolas le Grand aux Bulgares, il ne nous importe de qui elle vienne."

Puis, passant à un autre ordre d'idées, il reprit :

"Il n'est pas inutile d'ajouter ici que si l'on prend tant de soin à nous former à la vertu, on n'oublie pas de nous rappeler sans cesse que la vie publique, de même que la vie privée, doit être sainte dans tous ses actes. Le monde politique n'est pas un milieu où le mal cesse d'être mal parce qu'il est commis politiquement. Loin de là, le mal commis dans cette région acquiert une gravité d'autant plus grande qu'il s'attaque, non plus à un simple particulier, mais à toute une communauté.

"..... L'individu n'est parfaitement heureux que quand il accomplit scrupuleusement les préceptes divins ; il en est de même pour la société, ce qui revient à dire que ceux qui la dirigent doivent d'abord respecter eux-mêmes les lois de

Dieu et de l'Eglise et veiller ensuite à ce que les autres les respectent, pour faire entrer les peuples dans l'ère du progrès véritable.

"Le progrès ne consiste point, pour un peuple, à prendre un accroissement rapide, à accumuler les richesses, à goûter la plus grande somme de bien-être matériel possible, mais à servir fidèlement le Seigneur. "Heureux, s'écrie-t-on, le peuple qui progresse matériellement, dit le Psalmiste, on se trompe : le peuple heureux est celui qui marche dans les voies que Dieu lui a tracées."

Après ce discours, M. Jean Gosselin, secrétaire de l'Académie, lut le procès-verbal de la dernière assemblée et fit son rapport pour les cinq derniers mois écoulés. Plusieurs promotions eurent ensuite lieu. Puis vint la lecture des devoirs inscrits au cahier d'honneur. Cette lecture intéressa beaucoup l'assistance, tant par le bon choix des morceaux que par la perfection avec laquelle ils étaient rendus.

Enfin cette première partie de la soirée, se termina par un discours de remerciements prononcé par M. le Président. Nous en extrayons les quelques lignes suivantes :

"Je vous ai dit combien est soigné et catholique l'enseignement que nous avons le bonheur de recevoir dans cette maison. Quelle différence entre ce qui se fait ici et ce qui se pratique dans les malheureuses écoles dont l'Europe s'est couverte depuis la fin du siècle dernier ! Les noms bénis de Dieu, de Jésus-Christ et de la Vierge Marie n'y sont plus prononcés ; ou plutôt on ne les rappelle que pour les vouer à l'exécration et se moquer de la bigoterie de ceux qui prétendent les respecter encore.

"Voyez aussi les déplorables conséquences. L'Eglise, unique dépositaire de toutes les vertus, la seule dispensatrice de tous les biens, n'a presque plus droit de cité chez aucune des puissances autrefois si catholiques ; partout la Révolution déploie orgueilleusement ses drapeaux. Depuis deux ans déjà, le dernier boulevard de la catholicité, Rome, la ville immortelle, a succombé sous ses attaques perfides, sous ses coups redoublés. Dieu sait si jamais, elle sera rendue au successeur de Pierre ! — Et Pie IX, l'auguste et vénérable vieillard qui illumine le monde comme le Vatican de ses quatre-vingts années ; Pie IX dont la voix douce et puissante vient encore de temps à autre adoucir les amertumes des fidèles et ranimer l'espérance aux cœurs désolés de ses chers enfants ; Pie IX, notre Saint Père, on le trompe, on l'abandonne, on le trahit, si déjà on ne se propose de lui faire subir le dernier supplice !

"Malheureuse Europe ! qu'est-ce donc qu'elle se prépare en laissant ainsi déshonorer l'oint du Seigneur, le Vicaire du Fils du Tout-Puissant !

La seconde partie de la soirée fut bien remplie par un drame intitulé *Les inconvénients de la paresse*, et par une gentille romance : *Le baiser de ma mère*, chantée par M. Alphonse Talbot, accompagné sur le piano par M. Edmond Paradis. Toutes ces pièces choisies avec un soin délicat, furent exécutées avec une perfection que des acteurs consommés auraient peut-être enviés.

Pendant les entr'actes, la Bando du Collège, sous l'habile direction de M. H. McKernan, exécutait les plus beaux morceaux de son répertoire. M. McKernan a droit d'être fier de ses élèves. Les difficultés qu'il éprouve au commencement de chaque année, à réorganiser la bande, réhaussent encore son mérite.

Le chant a aussi vivement intéressé l'auditoire, et M. l'abbé Grondia doit être heureux du succès que ses élèves viennent d'obtenir.

Mais à tout seigneur, tout honneur ; l'organisateur, l'âme